

OEUVRES DIVERSES.

ÉLÉGIES.

I. POUR M. FOUQUET.

AUX NYMPHES DE VAUX¹.

1661.

Remplissez l'air de cris en vos grottes profondes,
Pleurez, nymphes de Vaux, faites croître vos ondes,
Et que l'Anqueuil² enté ravage les trésors
Dont les regards de Flore ont embelli ses bords.
On ne blâmera point vos larmes innocentes;
Vous pouvez donner cours à vos douleurs pressantes;
Chacun attend de vous ce devoir généreux:
Les Destins sont contents: Oronte est malheureux³.
Vous l'avez vu naguère au bord de vos fontaines,
Qui, sans craindre du sort les faveurs incertaines,
Plein d'éclat, plein de gloire, adoré des mortels,
Recevait des honneurs qu'on ne doit qu'aux autels⁴.
Hélas! qu'il est déchu de ce bonheur suprême!
Que vous le trouveriez différent de lui-même!
Pour lui les plus beaux jours sont de secondes nuits:
Les soucis dévorants, les regrets, les ennuis,

¹ Fouquet, dans le moment de sa plus grande fortune, et, à ce qu'il croyait, de sa plus haute faveur, fut arrêté à Nantes le 5 septembre 1661, c'est-à-dire dix-neuf jours après avoir donné à Louis XIV et à toute sa cour une fête splendide dans son superbe château de Vaux. Les rigueurs du roi à son égard firent craindre qu'on eût le dessein de le faire périr. La Fontaine s'adresse dans cette élégie aux nymphes de Vaux; il leur confie ses douleurs sur le malheur de son ami, et il les supplie de fléchir le roi en faveur de celui qui a embelli leurs demeures avec tant de magnificence. Voyez ci-après une lettre inédite de la Fontaine sur cet événement. On doit encore consulter, pour de plus grands éclaircissements, *l'Histoire de la vie et des ouvrages de la Fontaine*, troisième édition, 1824, in-8°, p. 74 à 92.

² L'Anqueuil est une petite rivière qui passe à Vaux. (*Note de la Fontaine*.)

³ VAR. Voltaire, dans sa lettre à M. de la Visclède (t. XLIII, p. 518, édition de Renouard), prétend que la Fontaine avait mis,

La cabale est contente: Oronte est malheureux;

mais que depuis il changea ce vers, pour ne pas trop irriter Colbert.

⁴ La Fontaine rappelle ici la fête de Vaux, qui eut lieu le 17 août 1661, et qu'il a décrite dans une lettre à de Maucroix, qu'on trouvera ci-après.

Hôtes infortunés de sa triste demeure,
En des gouffres de maux le plongent à toute heure.

Voilà le précipice où l'ont enfin jeté
Les attraits enchanteurs de la prospérité!
Dans les palais des rois cette plainte est commune;
On n'y connaît que trop les jeux de la Fortune;
Ses trompeuses faveurs, ses appas inconstants;
Mais on ne les connaît que quand il n'est plus temps.
Lorsque sur cette mer on vogue à pleines voiles,
Qu'on croit avoir pour soi les vents et les étoiles,
Il est bien malaisé de régler ses desirs;
Le plus sage s'endort sur la foi des zéphyrs.
Jamais un favori ne borne sa carrière;
Il ne regarde pas ce qu'il laisse en arrière;
Et tout ce vain amour des grandeurs et du bruit
Ne le saurait quitter qu'après l'avoir détruit.
Tant d'exemples fameux que l'histoire en raconte
Ne suffisaient-ils pas, sans la perte d'Oronte?
Ah! si ce faux éclat n'eût point fait ses plaisirs,
Si le séjour de Vaux eût borné ses desirs,
Qu'il pouvait doucement laisser couler son âge!
Vous n'avez pas chez vous ce brillant équipage,
Cette foule de gens qui s'en vont chaque jour
Saluer à longs flots le soleil de la cour:
Mais la faveur du ciel vous donne en récompense
Du repos, du loisir, de l'ombre, et du silence,
Un tranquille sommeil, d'innocents entretiens;
Et jamais à la cour on ne trouve ces biens.

Mais quittons ces pensers: Oronte nous appelle.
Vous, dont il a rendu la demeure si belle,
Nymphes, qui lui devez vos plus charmants appas,
Si le long de vos bords Louis porte ses pas,
Tâchez de l'adoucir, fléchissez son courage:
Il aime ses sujets, il est juste, il est sage;
Du titre de clément rendez-le ambitieux;
C'est par là que les rois sont semblables aux dieux.
Du magnanime Henri qu'il contemple la vie:
Dès qu'il put se venger, il en perdit l'envie.
Inspirez à Louis cette même douceur:
La plus belle victoire est de vaincre son cœur.
Oronte est à présent un objet de clémence:
S'il a cru les conseils d'une aveugle puissance,
Il est assez puni par son sort rigoureux;
Et c'est être innocent que d'être malheureux.

ÉLÉGIES.

519

II. — A L'AMOUR¹.

PLAINTES SUR SES RIGUEURS.

1671.

Amour, que t'ai-je fait? dis-moi quel est mon crime:
D'où vient que je te sers tous les jours de victime?
Qui t'oblige à m'offrir encor de nouveaux fers?
N'es-tu point satisfait des maux que j'ai soufferts?
Considère, cruel, quel nombre d'inhumaines
Se vante de m'avoir appris toutes tes peines;
Car, quant à tes plaisirs, on ne m'a jusqu'ici
Fait connaître que ceux qui sont peines aussi.

J'aimai, je fus heureux: tu me fus favorable
En un âge où j'étais de tes dons incapable.
Chloris vint une nuit: je crus qu'elle avait peur.
Innocent! Ah! pourquoi hâta-t-on mon bonheur?
Chloris se pressa trop; au contraire, Amarylle
Attendit trop longtemps à se rendre facile.
Un an s'était déjà sans faveurs écoulé,
Quand l'époux de la belle aux champs étant allé,
J'aperçus dans les yeux d'Amarylle gagnée
Que l'heure du berger n'était pas éloignée.
Elle fit un soupir, puis dit en rougissant:
Je ne vous aime point, vous êtes trop pressant:
Venez sur le minuit, et qu'aucun ne vous voie.
Quel amant n'aurait cru tenir alors sa proie?
En fut-il jamais un que l'on vit approcher
Plus près du bon moment, sans y pouvoir toucher?
Amarylle m'aimait; elle s'était rendue
Après un an de soins et de peine assidue.
Les chagrins d'un jaloux irritaient nos desirs;
Nos maux nous promettaient des biens et des plaisirs.
La nuit que j'attendais tendit enfin ses voiles,
Et me déroba même aux yeux de ses étoiles:
Ni joueur, ni filou, ni chien ne me troubla.
J'approchai du logis: on vint, on me parla;
Ma fortune, ce coup, me semblait assurée.
Venez demain, dit-on, la clef s'est égarée.
Le lendemain l'époux se trouva de retour.
Et bien! me plains-je à tort? me joues-tu pas, Amour?
Te souvient-il encor de certaine bergère?
On la nomme Phyllis; elle est un peu légère:
Son cœur est soupçonné d'avoir plus d'un vainqueur;
Mais son visage fait qu'on pardonne à son cœur.

¹ Nous avons ajouté des titres à cette élégie et aux quatre suivantes, et nous les avons mises sous la date de leur publication, ignorant celle de leur composition.

² Pour l'éclaircissement de ce passage et de quelques autres dans cette élégie et dans les trois qui suivent, on peut consulter *l'Histoire de la vie et des ouvrages de Jean de la Fontaine*, troisième édition, in-8°, 1824, p. 42 et 206 à 208.

³ VAR. Dans les éditions modernes on lit: Eh bien!

Nous nous trouvâmes seuls: la pudeur et la crainte
De roses et de lis à l'envi l'avaient peinte.
Je triomphai des lis et du cœur dès l'abord,
Le reste ne tenait qu'à quelque rose encor.
Sur le point que j'allais surmonter cette honte,
On me vint interrompre au plus beau de mon conte
Iris entre; et depuis je n'ai pu retrouver
L'occasion d'un bien tout prêt de m'arriver.
Si quelque autre faveur a payé mon martyre,
Je ne suis point ingrat, Amour, je vais la dire:
La sévère Diane, en l'espace d'un mois,
Si je sais bien compter, m'a souri quatre fois;
Chloé pour mon trépas a fait semblant de craindre;
Amarante m'a plaint; Doris m'a laissé plaindre;
Clarice a d'un regard mon tourment couronné;
Je me suis vu languir dans les yeux de Daphné.
Ce sont là tous les biens donnés à mes souffrances;
Les autres n'ont été que vaines espérances;
Et, même en me trompant, cet espoir a tant fait
Que le regret que j'ai les rend maux en effet.

Quant aux tourments soufferts en servant quelque ingrate,
C'est où j'excelle: Amour, tu sais si je me flatte.
Te souvient-il d'Aminte? il fallut soupirer,
Gémir, verser des pleurs, souffrir sans murmurer,
Devant que mon tourment occupât sa mémoire;
Y songeait-elle encore? hélas! oser-je croire?
Caliste faisait pis; et, cherchant un détour,
Répondait d'amitié quand je parlais d'amour.
Je lui donne le prix sur toutes mes cruelles.
Enfin, tu ne m'as fait adorer tant de belles
Que pour me tourmenter en diverses façons:
Cependant ce n'est pas assez de ces leçons:
Tu me fais voir Clymène: elle a beaucoup de charmes;
Mais pour une ombre vaine elle répand des larmes;
Son cœur dans un tombeau fait vœu de s'enfermer,
Et, capable d'amour, ne me saurait aimer.
Il ne me restait plus que ce nouveau martyre:
Veux-tu que je l'éprouve, Amour? tu n'as qu'à dire.
Quand tu ne voudrais pas, Clymène aura mon cœur:
Dis-le-lui, car je crains d'irriter sa douleur.

III. — A CLYMÈNE.

NOUVEAUX TOURMENTS D'AMOUR.

1671.

Me voici rembarqué sur la mer amoureuse,
Moi pour qui tant de fois elle fut malheureuse,
Qui ne suis pas encor du naufrage essuyé,
Quitte à peine d'un vœu nouvellement payé.

Que faire ? mon destin est tel qu'il faut que j'aime !
On m'a pourvu d'un cœur peu content de lui-même,
Inquiet, et fécond en nouvelles amours :
Il aime à s'engager, mais non pas pour toujours.
Si faut-il² une fois brûler d'un feu durable :
Que le succès en soit funeste ou favorable,
Qu'on me donne sujet de craindre ou d'espérer,
Perte ou gain, je me veux encore aventurer.
Si l'on ne suit l'Amour, il n'est douceur aucune.
Ce n'est point près des rois que l'on fait sa fortune :
Quelque ingrate beauté qui nous donne des lois,
Encore en tire-t-on un souris quelquefois ;
Et, pour me rendre heureux, un souris peut suffire.

Clymène, vous pouvez me donner un empire,
Sans que vous m'accordiez qu'un regard d'un instant :
Tiendra-t-il à vos yeux que je ne sois content ?
Hélas ! qu'il est aisé de se flatter soi-même !
Je me propose un bien dont le prix est extrême,
Et ne sais seulement s'il m'est permis d'aimer.
Pourquoi non, s'il vous est permis de me charmer ?
Je verrai les plaisirs suivre en foule vos traces,
Votre bouche sera la demeure des Grâces,
Mille dons près de vous me viendront partager ;
Et mille feux chez moi ne viendront pas loger !
Et je ne mourrai pas ! Non, Clymène, vos charmes
Ne paraîtront jamais sans me donner d'alarmes ;
Rien ne peut empêcher que je n'aime aussitôt.
Je veux brûler, languir, et mourir s'il le faut :
Votre aven là-dessus ne m'est pas nécessaire.
Si pourtant vous aimez, Clymène, était vous plaire,
Que je serais heureux ! quelle gloire ! quel bien !
Hors l'honneur d'être à vous, je ne demande rien.
Consentez seulement de vous voir adorée ;
Il n'est condition des mortels révérée
Qui ne me soit alors un objet de mépris.
Jupiter, s'il quittait le céleste pourpris,
Ne m'obligerait pas à lui céder ma peine.

¹ Unicumque dedit vltum natura creato :
Mi natura aliquid semper amore dedit.
SEX. PROPERT., Eleg. II, XXIII, 17.

² Si faut-il, c'est-à-dire pourtant faut-il. Cette tournure se trouve fréquemment dans la Fontaine. Si, dans ces sortes de phrases, n'est pas une conjonction dubitative, mais le mot si de notre ancien langage, qui au contraire s'emploie dans les phrases où il faut affirmer : on en a un exemple remarquable dans ces vers du *Tartufe* que nous avons expliqués le premier :

Encor ! Diantre soit fait de vous ! Si, je le veux,
Cessez ce badinage ; et venez çà tous deux.

Dans ces vers, si, je le veux, signifie oui, je le veux, vous dis-je. C'est le mot si placé devant le verbe pour lui donner plus de force, et le rendre, non pas seulement l'expression de la volonté de celui qui parle, mais aussi celle de l'autorité et du commandement.

³ Dans les éditions nouvelles : à vous.

Je suis plus satisfait de ma nouvelle chaîne
Qu'il ne l'est de sa foudre. Il peut régner là-haut :
Vous servir ici-bas c'est tout ce qu'il me faut.
Pour me récompenser, avouez-moi pour vôtre ;
Et, si le sort voulait me donner à quelque autre,
Dites : Je le réclame ; il vit dessous ma loi :
Je vous en avertis, cet esclave est à moi ;
Du pouvoir de mes traits son cœur porte la marque
N'y touchez point. Alors je me croirai monarque.
J'en sais de bien traités ; d'autres il en est peu.
Je serais plus roi qu'eux après un tel aven.
Daignez donc approuver les transports de mon zèle ;
Il vous sera permis après d'être cruelle.
De ma part, le respect et les soumissions,
Les soins, toujours enfants des fortes passions,
Les craintes, les soucis, les fréquentes alarmes,
L'ordinaire tribut des soupirs et des larmes,
Et, si vous le voulez, mes langueurs, mon trépas,
Clymène, tous ces biens ne vous manqueront pas.

IV. — A CLYMÈNE.

PEINES CAUSÉES PAR UN RIVAL.

1671.

Ah ! Clymène, j'ai cru vos yeux trop de léger ;
Un seul mot les a fait de langage changer.
Mon amour vous déplaît ; je vous nuis, je vous gêne :
Que ne me laissez-vous dissimuler ma peine ?
Ne pouvais-je mourir sans que l'on sût pourquoi ?
Voulez-vous qu'un rival pût triompher de moi ?
Tandis qu'en vous voyant il goûte des délices,
Vous le rendez heureux encor par mes supplices :
Il en jouit, Clymène, et vous y consentez !
Vos regards et mes jours par lui seront comptés !
J'ose à peine vous voir ; il vous parle à toute heure !
Honte, dépit, Amour, quand faut-il que je meure ?
Hélas ! étais-je né pour un si triste sort ?
Sont-ce là les plaisirs qui m'attendaient encor ?
Vous me deviez, Clymène, une autre destinée.
Mais, puisque mon ardeur est par vous condamnée,
Le jour m'est ennuyeux ; le jour ne m'est plus rien.
Qui me consolera ? je fuis tout entretien ;
Mon cœur veut s'occuper sans relâche à sa flamme.
Voilà comme on vous sert ; on n'a que vous dans l'âme.
Devant que sur vos traits j'eusse porté les yeux,
Je puis dire que tout me riait sous les cieux.
Je n'importunais pas au moins par mes services ;
Pour moi le monde entier était plein de délices :
J'étais touché des fleurs, des doux sons, des beaux jours :
Mes amis me cherchaient, et parfois mes amours.
Que si j'eusse voulu leur donner de la gloire,

Phébus m'aimait assez pour avoir lieu de croire
Qu'il n'eût en ce moment osé se démentir.
Je ne l'invoque plus que pour vous divertir.
Tous ces biens que j'ai dits n'ont plus pour moi de charmes :
Vous ne m'avez laissé que l'usage des larmes ;
Encor me prive-t-on du triste réconfort
D'en arroser les mains qui me donnent la mort.
Adieu plaisirs, honneurs, louange bien-aimée ;
Que me sert le vain bruit d'un peu de renommée ?
J'y renonce à présent ; ces biens ne m'étaient doux
Qu'autant qu'ils me pouvaient rendre digne de vous.
Je respire à regret ; l'âme m'est inutile.
J'aimerais autant être une cendre infertile
Que d'enfermer un cœur par vos traits méprisé :
Clymène, il m'est nouveau de le voir refusé.
Hier encor, ne pouvant maîtriser mon courage,
Je dis sans y penser : Tout changement soulage ;
Amour, viens me guérir par un autre tourment.
Non, ne viens pas, Amour, dis-je au même moment ;
Ma cruelle me plaît. Vois ses yeux et sa bouche.
O dieux ! qu'elle a d'appas ! qu'elle plaît ! qu'elle touche !
Dis-moi s'il fut jamais rien d'égal dans ta cour.
Ma cruelle me plaît ; non, ne viens pas, Amour.
Ainsi je m'abandonne au charme qui me lie :
Les nœuds n'en finiront qu'avec ceux de ma vie.
Puissent tous les malheurs s'assembler contre moi,
Plutôt que je vous manque un seul moment de foi !
Comme ai-je pu tomber dans une autre pensée ?
Un premier mouvement vous a donc offensée ?
Punissez-moi, Clymène, et vengez vos appas ;
Avancez, s'il se peut, l'heure de mon trépas.
Lorsque je vous rendis ma dernière visite,
Votre accueil parut froid, vous fîtes interdite.
Clymène, assurément mon amour vous déplaît :
Pourquoi donc de ma mort retardez-vous l'arrêt ?
Faut-il longtemps souffrir pour l'honneur de vos charmes ?
Et bien ! j'en suis content ; baignez-vous dans mes larmes ;
Je suis à vous, Clymène : heureux si quelque jour
Je vous plais par ma mort plus que par mon amour !

V. — A CLYMÈNE.

JALOUSIE CONTRE UN RIVAL QUI N'EST PLUS.

1671.

J'avais cru jusqu'ici bien connaître l'amour :
Je me trompais, Clymène ; et ce n'est que d'un jour
Que je sais à quel point peuvent monter ses peines.
Non pas qu'ayant brûlé pour beaucoup d'inhumaines,
Un esclavage dur ne m'ait assujéti ;
Mais je compte pour rien tout ce que j'ai senti.

¹ Van. Dans les éditions nouvelles : Eh bien !

Des douleurs qu'on endure en servant une belle
Je n'avais pas encor souffert la plus cruelle.
La jalousie, aux yeux incessamment ouverts,
Monstre toujours fécond en fantômes divers,
Jusqu'à la grâce aux dieux, n'en avait pu produire
Que mon cœur eût trouvés capables de lui nuire.
Pour les autres tourments, ils m'étaient fort communs :
Je nourrissais chez moi les soucis importuns,
La folle inquiétude, en ses plaisirs légère,
Des lieux où l'on la porte hôtesse passagère ;
J'y nourrissais encor les désirs sans espoir,
Les soins toujours veillants, le chagrin toujours noir,
Les peines que nous cause une éternelle absence.
Tous ces poisons mêlés composaient ma souffrance ;
La jalousie y joint à présent son ennui.
Hélas ! je ne connais l'amour que d'aujourd'hui.
Un mal qui m'est nouveau s'est glissé dans mon âme ;
Je meurs. Ah ! si c'était seulement de ma flamme !
Si je ne périssais que par mon seul tourment !
Mais le vôtre me perd : Clymène, un autre amant,
Même après son trépas, vit dans votre mémoire.
Il y vivra longtemps ; vos pleurs me le font croire.
Un mort a dans la tombe emporté votre foi !
Peut-être que ce mort sut mieux aimer que moi.
Certes ! il en donna des marques bien certaines,
Quand, pour le soulager de l'excès de ses peines,
Vous lui voulûtes bien conseiller, par pitié,
De réduire l'amour aux termes d'amitié.
Il vous crut ; et pour moi, je n'ai d'obéissance
Que quand on veut que j'aime avecque violence.
Tant d'ardeur semblera condamnable à vos yeux ;
Mais n'aimez plus ce mort, et vous jugerez mieux.
Comment ne l'aimer plus ? on y songe à toute heure,
On en parle sans cesse, on le plaint, on le pleure ;
Son bonheur avec lui ne saurait plus vieillir :
Je puis vous offenser ; il ne peut plus faillir.
O trop heureux amant ! ton sort me fait envie.
Vous l'appellez ami : je crois qu'en votre vie
Vous n'en fîtes un seul qui le fût à ce point.
J'en sais qui vous sont chers, vous ne m'en parlez point :
Pour celui-ci, sans cesse il est dans votre bouche.
Clymène, je veux bien que sa perte vous touche ;
Pleurez-la, j'y consens : ce regret est permis ;
Mais ne confondez point l'amant et les amis.
Votre cœur juge mal du motif de sa peine ;
Ces pleurs sont pleurs d'amour : je m'y connais, Clymène.
Des amis si bien faits méritent, entre nous,
Que sous le nom d'amants ils soient pleurés par vous.
Ne déguisez donc plus la cause de vos larmes ;
Avouez que ce mort eut pour vous quelques charmes.
Il joignait les beautés de l'esprit et du corps :
Ce n'était cependant que ses moindres trésors ;
Son âme l'emportait. Quoi qu'on prise la mienne,
Je la réformerais de bon cœur sur la sienne.

Exceptez-en un point qui fait seul tous mes biens,
Je ne changerais pas mes feux contre les siens.
Puisqu'il n'était qu'ami, je le surpasse en zèle;
Et mon amour vaut bien l'amitié la plus belle:
Je n'en puis relâcher. N'engagez point mon cœur
A tenter les moyens d'en être le vainqueur:
Je me l'arracherais, et vous en seriez cause.

Moi cesser d'être amant! et puis-je être autre chose?
Puis-je trouver en vous ce que j'ai tant loué;
Et vouloir pour ami sans plus être avoué?
Non, Clymène, ce bien, encor qu'inestimable,
N'a rien de votre part qui me soit agréable:
D'une autre que de vous je pourrais l'accepter;
Mais quand vous me l'offrez, je dois le rejeter.
Il ne m'importe pas que d'autres en jouissent;
Gardez votre présent à ceux qui me haïssent:
Aussi bien ne m'est-il réservé qu'à demi.
Dites, me traitez-vous encor comme un ami?
Tâchez-vous de guérir mon cœur de sa blessure?
On dirait que ma mort vous semble trop peu sûre.
Depuis que je vous vois, vous m'offrez tous les jours
Quelque nouveau poison forgé par les Amours.
C'est tantôt un clin d'œil, un mot, un vain sourire,
Un rien; et pour ce rien nuit et jour je soupire!
L'ai-je à peine obtenu, vous y joignez un mal
Qu'après moi l'on peut dire à tous amants fatal.
Vous me rendez jaloux; et de qui? Quand j'y songe,
Il n'est excès d'ennuis où mon cœur ne se plonge.
J'envie un rival mort! M'ajoutera-t-on foi
Quand je dirai qu'un mort est plus heureux que moi?
Cependant il est vrai. Si mes tristes pensées
Vous sont avec quelque art sur le papier tracées,
Cléandre, dites-vous, avait cet art aussi.
Si par de petits soins j'exprime mon souci,
Il en faisait autant, mais avec plus de grâce.
Enfin, si l'on vous croit, en rien je ne le passe.
Vous vous représentez tout ce qui vient de lui,
Tandis que dans mes yeux vous lisez mon ennui.
Ce n'est pas tout encor: vous voulez que je voie
Son portrait, où votre âme a renfermé sa joie.
Remarquez, me dit-on, cet air rempli d'attraits:
J'en remarque après vous jusques aux moindres traits.
Je fais plus: je les loue, et souffre que vos larmes
Arrosent à mes yeux ce portrait plein de charmes.
Quelquefois je vous dis: C'est trop parler d'un mort.
A peine on s'en est tu, qu'on en reparle encor.
Je porte, dites-vous, malheur à ceux que j'aime:
Le ciel, dont la rigueur me fut toujours extrême,
Leur fait à tous la guerre, et sa haine pour moi
S'étendra sur quiconque engagera ma foi.
Mon amitié n'est pas un sort digne d'envie:
Cléandre, tu le sais, il t'en coûte la vie.
Hélas! il m'a longtemps aimée éperdument:

En présence des dieux il en faisait serment.
Je n'ai réduit son feu qu'avec beaucoup de peine.
Si vous l'avez réduit, avouez-moi, Clymène,
Que le mien, dont l'ardeur augmente tous les jours,
Mieux que celui d'un mort mérite vos amours.

VI. — POUR M. L. C. D. C. EN CAPTIVITÉ.

A IRIS.

Vous demandez, Iris, ce que je fais:
Je pense à vous, je m'épuise en souhaits.
Être privé de les dire moi-même,
Aimer beaucoup, ne point voir ce que j'aime,
Craindre toujours quelque nouveau rival,
Voilà mon sort. Est-il tourment égal?
Un amant libre a le ciel moins contraire;
Il peut vous rendre un soin qui vous peut plaire;
Ou, s'il ne peut vous plaire par des soins,
Il peut mourir à vos pieds tout au moins.
Car je crains tout; un absent doit tout craindre.
Je prends l'alarme aux bruits que j'entends feindre.
On dit tantôt que votre amour languit;
Tantôt, qu'un autre a gagné votre esprit.
Tout m'est suspect, et cependant votre âme
Ne peut sitôt brûler d'une autre flamme.
Je la connais; une nouvelle amour
Est chez Iris l'œuvre de plus d'un jour.
Si l'on m'aimait! je suis sûr que l'on m'aime.
Mais m'aimait-on? voilà ma peine extrême.
Dites-le-moi, puis le recommencez.
Combien? cent fois. Non! ce n'est pas assez.
Cent mille fois? Hélas! c'est peu de chose.
Je vous dirai, chère Iris, si je l'ose,
Qu'on ne le croit qu'au milieu des plaisirs
Que l'hyménée accorde à nos desirs.
Même un tel soin là-dessus nous dévore,
Qu'en le croyant on le demande encore.

Mais c'est assez douter de votre amour.
Doutez-vous point du mien à votre tour?
Je vous dirai que toujours même zèle,
Toujours ardent, toujours pur et fidèle,
Règne pour vous dans le fond de mon cœur.
Je ne crains point la cruelle longueur
D'une prison où le sort vous oublie,
Ni les vautours de la mélancolie;
Je ne crains point les languissants ennuis,

¹ Racine le fils a imité ce vers, et il a dit, en parlant des biens de la grâce:

Par des vœux enflammés mon âme les implore,
Et quand je les reçois je les demande encore.

Les sombres jours, les inquiètes nuits,
Les noirs moments, l'oisiveté forcée,
Ni tout le mal qui s'offre à la pensée
Quand on est seul, et qu'on ferme sur vous
Porte sur porte, et verrous sur verrous.
Tout est léger. Mais je crains que votre âme
Ne s'attîdisse et s'endorme en sa flamme,
Ou ne préfère, après m'avoir aimé,
Quelque amant libre à l'amant enfermé.

ODES.

ODE ANACRÉONTIQUE I.

'A MADAME LA SURINTENDANTE',

SUR CE QU'ELLE EST ACCOUCHÉE AVANT TERME, DANS LE
CARROSSE, EN REVENANT DE TOULOUSE.

1658.

Puis-je ramentevor¹ l'accident plein d'ennui
Dont le bruit en nos cœurs mit tant d'inquiétudes?
Aurai-je bonne grâce à blâmer aujourd'hui
Carrosses en relais, chirurgiens un peu rudes?

Fallait-il que votre œuvre imparfait fût laissée?
Ne le deviez-vous pas rapporter de Toulouse?
A quoi songeait l'amour qui l'avait commencé?
Et sont-ce là des traits de véritable épouse?

Ne quittant qu'avec peine un mari par trop cher,
Et le voyant partir pour un si long voyage,
Vous le voulûtes suivre, il ne put l'empêcher;
De vos chastes amours vous lui dûtes ce gage.

Dites-nous s'il devait être fille ou garçon,
Et si c'est d'un Amour, ou si c'est d'une Grâce
Que vous avez perdu l'étoffe et la façon,
A quelque autre poupon laissant libre la place.

Pour tous les fruits d'hymen qui sont sur le métier,
Carrosses en relais sont méchante voiture.
Votre poupon, au moins, devait avoir quartier:
Il était digne, hélas! de plus douce aventure.

Vous l'auriez achevé sans qu'il y manquât rien,
De Grâce et d'Amours étant bonne ouvrière.

¹ Marie-Madeleine Castille Villemareuil, seconde femme de Fouquet.

² Rappeler à la mémoire. Mot déjà vieux du temps de La Fontaine. On le trouve cependant encore employé dans Molière.

Dieu ne l'a pas voulu peut-être pour un bien;
Aux dépens de nos cœurs il eût vu la lumière.

Olympe, assurément vous auriez mis au jour
Quelque sujet charmant, et peut-être insensible.
Votre sexe ou le nôtre en serait mort d'amour:
Mais nous ne gagnons rien; c'est un sort infallible.

Ce miracle ébauché laisse ici frère et sœur¹.
Chez vous, mâle et femelle il en est une bande:
Un seul étant perdu ne nous rend point nos cœurs;
De ceux qui sont restés la part sera plus grande.

II. — POUR LA PAIX².

JUILLET 1659.

Le noir démon des combats
Va quitter cette contrée;
Nous reverrons ici-bas
Régner la déesse Astrée.

La paix, sœur du doux repos,
Et que Jules va conclure³,
Fait déjà refleurir Vaux;
Dont je tire un bon augure.

S'il tient ce qu'il a promis,
Et qu'un heureux mariage
Rende nos rois bons amis,
Je ne plains pas son voyage.

Le plus grand de mes souhaits
Est de voir, avant les roses,
L'infante avecque la paix;
Car ce sont deux belles choses.

O paix! infante des cieux,
Toi que tout heur⁴ accompagne,
Viens vite embellir ces lieux
Avec l'infante d'Espagne.

¹ Madeleine Castille de Villemareuil eut de Fouquet quatre enfants: une seule fille, mariée à Crussol d'Uzes, marquis de Monsalès; trois fils, Nicolas Fouquet, comte de Vaux, mort en 1705; Armand Fouquet, qui se fit oratorien; Louis Fouquet, marquis de Belle-Ile, qui fut le père du maréchal de Belle-Ile.

² Sur la paix des Pyrénées, qui se négociait alors. Voyez l'histoire de la vie et des ouvrages de la Fontaine, troisième édition, 1824, in-8°, p. 65.

³ La paix des Pyrénées, qui se traitait, et qui n'était point encore conclue.

⁴ Heur, bonne fortune, sort favorable. Ce mot, souvent employé par Corneille et Molière, était déjà vieux de leur temps.